

BYRON

Centenaire de sa vie subjective

19 AVRIL 1824

19 AVRIL 1924

Jugement d'**AUGUSTE COMTE**

SUR

l'œuvre de BYRON

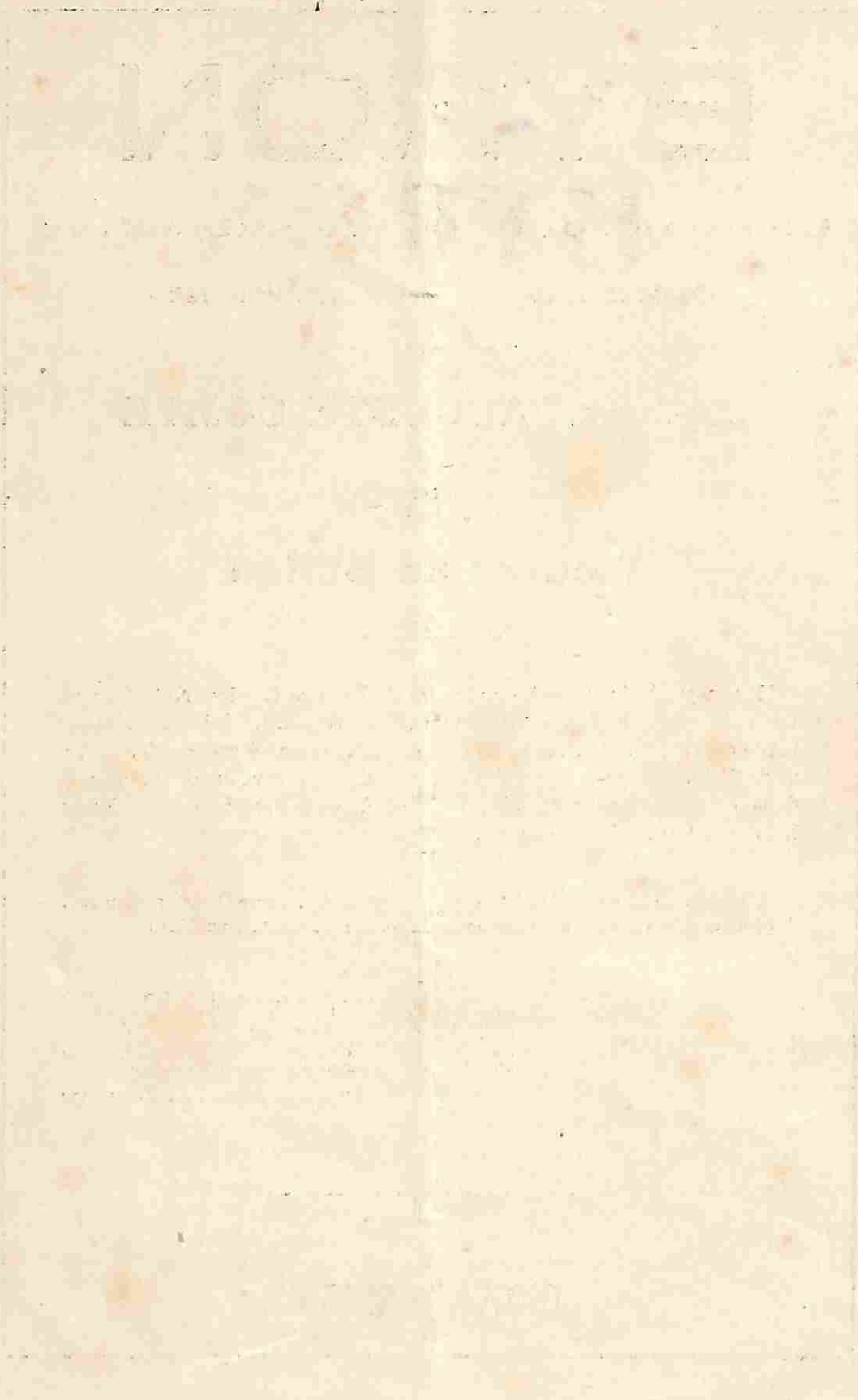
Hommage à l'immortelle mémoire de George Gordon Noël Byron, LORD BYRON, fils de Catherine Gordon de Gight, né à Londres, le 22 janvier 1788, mort à Missolonghi, dans la Grèce Occidentale, le 19 avril 1824, « engagé — dit l'inscription de son caveau de famille — dans la glorieuse entreprise de rendre à cette contrée son ancienne liberté et son ancienne gloire ».

A propos de la fin de Lord Byron, il convient de rappeler le passage suivant d'**AUGUSTE COMTE**, écrit à l'occasion de la guerre de Crimée, en 1854 :

Les impulsions classiques, plus que les affinités théologiques, déterminèrent les puissances occidentales à détruire la marine turque afin de seconder l'insurrection grecque. Elles réparent aujourd'hui cette faute, en respectant l'ensemble des traditions modernes, sauf à solliciter cordialement l'équité fondamentale du monothéisme dominateur (l'Islamisme).

(SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE, tome IV, préf. xxj)

RIO DE JANEIRO



MEMORANDUM

TO : [Illegible]

SUBJECT: [Illegible]

[Illegible text block]

[Illegible text block]

PRÉAMBULE

BYRON

Centenaire de sa vie subjective

19 AVRIL 1824

19 AVRIL 1924

Jugement d'**AUGUSTE COMTE**

SUR

l'œuvre de BYRON

CALENDRIER POSITIVISTE

OU

TABLEAU CONCRET DE LA PRÉPARATION HUMAINE

HUITIÈME MOIS

DANTE

L'ÉPOPÉE MODERNE

1	Les Troubadours.	15	Froissart..... <i>Joinville.</i>
2	Boccace..... <i>Chaucer.</i>	16	Camoëns..... <i>Spenser.</i>
3	Rabelais..... <i>Swift</i>	17	Les Romancistes espagnols.
4	Cervantes.	18	Chateaubriand.
5	Lafontaine..... <i>Robert Burns.</i>	19	Walter-Scott..... <i>Fen. Cooper.</i>
6	Foë..... <i>Goldsmith.</i>	20	Manzoni.
7	Arioste	21	Tasse.
8	Léonard de Vinci..... <i>Le Titten.</i>	22	Pétrarque..... (<i>nade et Bunyan.</i>
9	Michel-Ange..... <i>Paul Véronèse.</i>	23	Thomas A'Kempis. <i>Louis de Gre-</i>
10	Holbein..... <i>Rembrandt.</i>	24	Mme. de Lafayette. <i>Mme. de Staël.</i>
11	Poussin..... <i>Lesueur.</i>	25	Félelon.... <i>St.-François-de-Sales.</i>
12	Velasquez..... <i>Murillo.</i>	26	Klopstock..... <i>Gessner.</i>
13	Teniers..... <i>Rubens.</i>	27	Byron.. <i>Elisa Mercœur et Shelley.</i>
14	Raphaël.	28	Milton.

Hommage à l'immortelle mémoire de George Gordon Noël Byron, LORD BYRON, fils de Catherine Gordon de Gight, né à Londres, le 22 janvier 1788, mort à Missolonghi, dans la Grèce Occidentale, le 19 avril 1824, engagé dans la généreuse entreprise de rendre à cette contrée son ancienne liberté et son ancienne gloire.



LORD BYRON

LE GÉNIE EST UNE APPARITION SI BELLE ET SI RARE QU'ON NE SAURAIT TROP CONSACRER SON PASSAGE SUR LA TERRE, ET TROP HONORER SA MÉMOIRE. SI L'ÉCLAT DE LA GLOIRE DE LORD BYRON FUT OBSCURCI PAR QUELQUES ERREURS, L'ENSEMBLE IMPOSANT DE SA VIE, ET SURTOUT SA GLORIEUSE FIN, ONT DROIT À NOTRE ADMIRATION LA PLUS VIVE.

MME. LOUISE BELLOC, *Lord Byron*, PRÉFACE v. — 1824.

PRÉAMBULE

Écrire un panégyrique de Byron, ce n'est ni facile ni sage ; mais je ne négligerai jamais, à l'occasion, de l'honorer et de citer ses beaux passages.—Il est sans contestation le plus grand talent du siècle.

GÆTHER—(Conversations recueillies par Eckermann,—trad. de Délerot—conversation du mercredi, 5 juillet 1827.)

Mon nom seul sera mon épitaphe. S'il n'environne d'honneur ma froide poussière, qu'aucune autre gloire ne soit la récompense de mes actions. Ce nom, ce nom-là seul doit marquer mon tombeau, illustré par lui, ou avec lui oublié.

BYRON—(Fragment. 1803—Byron avait alors quinze ans. Trad. de Mme. Louise Belloc).

Ah ! quoique moi-même je sois d'un naturel hautain, bizarre, impétueux, dominé par le caprice, la proie de mille erreurs qui préparent ma chute, je voudrais tomber seul. Quoiqu'aucun précepte ne puisse maintenant dompter mon cœur altier, j'aime les vertus que je ne pratique pas.

BYRON—(Au duc de Dorset. 1805—Trad. Mme. Belloc).

Le Pèlerin de l'Éternité, (Byron) qui, vivant, a vu un prompt mais durable pavillon de gloire se dérouler sur sa tête comme la voûte des cieux, survint voilant de deuil tous les éclairs de ses chants.

SHELLEY (Adonais xxx—Trad. P. Paris.)

De toutes ces qualités naturelles (de Byron) la plus saillante, en effet, semble avoir été un profond besoin d'aimer...

...sa jeunesse tout entière, dès sa plus tendre enfance, n'est qu'une série d'attachements les plus passionnés, de ces épanchements de l'âme dans l'amitié et dans l'amour, que l'on éprouve rarement, et auxquels les autres répondent plus rarement encore, et qui, repoussés et refoulés vers le cœur, ne sauraient manquer de se tourner en amertume.

Nous avons vu avec quel enthousiasme passionné il se livra à ses amitiés de collège. L'amour délirant et malheureux qui suivit fut, si je puis m'exprimer ainsi, l'agonie, sans être la mort, de ce désir insatiable qui dura toute sa vie, remplit sa poésie de tout ce que l'âme a de plus tendre, prêta l'éclat de ses couleurs, même à ces nœuds indignes que la vanité et la passion lui firent former dans la suite, et lui dicta encore ces stances qu'il écrivait quelques mois avant sa mort :

Il est temps que ce cœur cesse d'être ému, puisqu'il a cessé d'émouvoir les autres, et cependant, quoique je ne puisse plus être aimé, j'ai besoin d'aimer encore !

Thomas MOORE (Lettres de Lord Byron et Mémoires sur sa vie — Trad. P. Paris t. 9, pgs. 243, 297).

...Byron, homme selon lui (Gœthe), d'une telle supériorité, qu'une pareille ne s'est pas rencontrée et sans doute ne se rencontrera pas de nouveau. (Conv. du 19 oct. 1823.)

«Il (Byron) s'ignorait trop lui-même. Sa vie était tout entière dans la passion de chaque jour, et il ne pesait pas, il ne savait pas ce qu'il faisait. Se permettant tout et n'accordant rien aux autres, il devait se perdre et soulever le monde contre lui. Dès le commencement, avec les *Bardes anglais et les Critiques écossais*, il blessa les meilleurs écrivains; après cet écrit, seulement pour pouvoir vivre, il lui fallait reculer; mais, dans ses ouvrages suivants, il continua son opposition et ses blâmes, il toucha l'État et l'Église. Cette manière de n'avoir égard à rien l'a poussé hors d'Angleterre, et l'aurait, avec le temps, poussé aussi hors de l'Europe. Il était partout à l'étroit, il jouissait de la liberté personnelle la plus illimitée, et il se sentait oppressé; le monde lui était une prison. Son départ pour la Grèce n'a pas été une décision prise volontairement; elle lui a été imposée par sa mésintelligence avec le monde. En se déclarant affranchi de toute tradition, de toute patrie, il a d'abord causé sa propre perte, et la perte d'un pareil être est immense; mais, de plus, par suite de cette agitation continuelle de l'âme, conséquence de ses goûts révolutionnaires, il n'a pas permis à son talent de prendre son complet développement. Ce sentiment éternel d'opposition et de mécontentement a extrêmement nui à ses œuvres, car non seulement le malaise du poète se communique au lecteur, mais, *toute œuvre d'opposition est une œuvre négative, et la négation, c'est le néant*. Quand j'ai nommé le mauvais mauvais, ai-je beaucoup gagné par là? Mais si par hasard j'ai nommé le bon mauvais, j'ai fait un grand mal. Celui qui veut exercer une influence utile ne doit jamais rien insulter; qu'il ne s'inquiète pas de ce qui est absurde, et que toute son activité soit consacrée à faire naître des biens nouveaux. *Il ne faut pas renverser, il faut bâtir; élevons des édifices où l'humanité viendra goûter des joies pures.*»

J'écoutais avec bonheur ces paroles magnifiques, et je me sentais ranimé par ces admirables préceptes. Goëthe a continué: «Lord Byron est à considérer comme homme, comme Anglais et comme grand talent. Ses bonnes qualités, il les doit surtout à son titre d'homme; ses mauvaises, il les doit à ses titres d'Anglais et de pair anglais; pour son talent, il est incommensurable.

Il fallait qu'il fût toujours poète! Aussi tout ce qui venait chez lui de l'être humain et surtout du cœur était admirable. Il produisait ses œuvres comme les femmes les beaux enfants; elles n'y pensent pas et ne savent pas comment elles s'y prennent. C'est un grand talent, un talent *inné*, et ce qui est essentiellement la force poétique, je ne l'ai, chez personne, rencontré aussi développé que chez lui. Pour voir le monde sensible, pour percer le passé d'un clair regard, il est absolument aussi grand que Shakspeare. Mais Shakspeare est un individu plus pur, et il l'emporte par là sur Byron. (Conversation du 24 fév. 1825.)

L'Angleterre ne pardonnait point à lord Byron de n'être pas *national*; c'est-à-dire de ne pas adopter tous ses préjugés. Elle lui abandonnait le reste du monde pourvu qu'il lui gardât le secret de ses défauts et de ses vices. Lui, ne voulait enchaîner ni sa conscience, ni sa pensée. Cependant, il la réprimanda d'abord avec tendresse: il eût voulu pouvoir la placer au premier rang parmi les nations; sa corruption l'affligeait. Mais, à part des causes qui le détachèrent de cette ingrate patrie vers laquelle il s'est souvent tourné avec amour, je ne vois pas pourquoi on voudrait faire le monopole du génie; pourquoi il serait tenu de n'écrire, de ne penser, de ne parler que pour un peuple quand le monde entier le réclame. Lord Byron ne pouvait être exclusivement anglais; il était homme, et grand homme avant tout: ses inspirations, ses appels à la gloire, s'adressaient à tous ceux qui étaient dignes de l'entendre. Il ne pouvait pas plus appartenir à un pays qu'à un parti. Le hasard honora l'Angleterre de sa naissance à propos pour compléter une de ces époques rares dans l'histoire littéraire des peuples.

Jugement d'**AUGUSTE COMTE**

SUR

l'œuvre de BYRON

(EXTRAITS)

Cette extrême attribution (le jugement moral) qui résume, au fond, toutes les autres, constitue réellement le plus difficile des devoirs pontificaux, comme exigeant les déterminations les plus précises. Après y avoir fait abstraction des divers avantages résultés de chaque situation, on y doit écarter aussi ceux qui proviennent de l'instruction ; puisque, sans être plus personnels, ils ne sont guère moins fortuits jusqu'ici. Mais il faut encore s'abstenir de juger les morts ou les vivants d'après les seules productions de leur existence effective ; car elles dépendent trop de la position dans le temps et dans l'espace, qui domine souvent les conditions vraiment individuelles. Telle est la triple écorce que le sacerdoce doit habituellement percer pour instituer dignement le classement abstrait.

(SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE—Tome 2,-1852-pg. 331.)

Les remarques du chapitre précédent, sur le caractère général de l'évolution esthétique pendant la troisième phase moderne, nous dispensent essentiellement, à ce sujet, de toute nouvelle appréciation pour le dernier demi-siècle, qui n'a pu offrir, sous ce rapport, qu'une simple extension spontanée de la marche antérieure, sans aucune modification radicale. Seulement, la direction unanime des esprits vers les spéculations politiques et la tendance universelle à une entière régénération ont dû faire alors plus vivement sentir, quoique sous les inspirations absolues d'une métaphysique antihistorique, les lacunes fondamentales de l'art moderne quant au défaut de principe philosophique et de destination sociale, ainsi que l'irrévocable caducité du régime factice qui en avait provisoirement tenu lieu sous la seconde phase, d'après l'imitation exclusive des types antiques, comme je l'ai suffisamment expliqué. Mais les impuissants efforts tentés jusqu'ici, surtout en France, pour dégager l'art de cette stérile situation, n'ont abouti qu'à mieux caractériser, auprès des juges impartiaux, la relation nécessaire qui subordonne directement une telle réformation au suffisant accomplissement ultérieur d'une véritable réorganisation sociale, d'abord intellectuelle et puis morale : car l'impulsion prolongée d'une philosophie radicalement négative n'a conduit ainsi tant de prétendus rénovateurs qu'à constituer, en tous genres, une sorte de dévergondage esthétique, où le désordre même des compositions devient un mérite trop souvent destiné à dispenser de tout autre, et qui n'a finalement produit encore aucune œuvre vraiment durable, susceptible de justifier tant d'orgueilleuses récriminations contre l'évidente insuffisance du système classique proprement dit. Ces vaines dissertations portent clairement l'empreinte universelle de la métaphysique dominante, disposant partout à prendre la forme pour le fond, et des discussions pour des constructions. Toutefois, malgré une décomposition sociale qui interdit à l'art tout large exercice spontané et toute profonde efficacité générale, d'immortelles créations essentiellement indépendantes de cette stérile poétique ont alors constaté, pour chaque genre principal, que les facultés esthétiques de l'humanité ne pouvaient réellement s'éteindre, même dans le milieu le plus défavorable. Un éminent poète, (Byron) envers lequel l'aristocratie britannique, qui pouvait s'en honorer, aimait mieux, par d'odieuses persécutions, constater, aux yeux de l'Europe, son esprit éminemment rétrograde, sut profondément saisir l'appréciation esthétique de l'état négatif et flottant de la société actuelle, que d'impuissants imitateurs ont depuis voulu reproduire, sans comprendre que, par sa nature antipoétique, cette situation transitoire ne pouvait comporter qu'une seule fois, et chez un tel génie, une énergique idéalisation. En même temps, le genre de composition le mieux

adapté à la civilisation moderne, d'où nous l'avons vu spontanément sortir, continue à manifester son originalité et sa popularité par un mémorable perfectionnement général, consistant surtout en une heureuse alliance historique de la vie privée, jusqu'alors seule abstraitement envisagée, à la vie publique qui, à chaque âge social, en modifie nécessairement le caractère fondamental. C'est ainsi que, d'après un choix judicieux de phases sociales bien déterminées et convenablement éloignées, l'immortel auteur d'*Ivanhoë*, de *Quentin Durward*, des *Puritains*, etc., a produit tant d'éminents chefs-d'œuvre, si avidement accueillis dans toute la république européenne, quoique principalement consacrés à caractériser la civilisation protestante; tandis que notre civilisation catholique a trouvé ensuite une seule digne représentation poétique dans l'admirable composition de *I Promessi sposi*, dont l'illustre auteur, trop peu apprécié encore, figurera, sans doute, aux yeux d'une impartiale postérité, parmi les plus nobles génies esthétiques des temps modernes. Une telle voie épique est probablement destinée, par son indépendance naturelle, à déterminer ultérieurement la rénovation graduelle propre à l'ensemble de l'art moderne, quand la nature fondamentale de notre sociabilité pourra se manifester enfin d'une manière à la fois assez énergique et assez fixe pour devenir esthétiquement appréciable, sous l'essor direct de la réorganisation spirituelle. (SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE, t. 6, 57^e leçon, — écrite du 25 juin 1841 au 15 janvier 1842 — : Appréciation générale de la portion déjà accomplie de la révolution française ou européenne. — Détermination rationnelle de la tendance finale des sociétés modernes, d'après l'ensemble du passé humain. — Ed. 1894, pgs. 377 à 380.)

Il y a certainement, pour ceux qui sauront l'apprécier, une source inépuisable de nouvelle grandeur poétique dans la conception positive de l'homme comme le chef suprême de l'économie naturelle qu'il modifie sans cesse à son avantage, d'après une sage hardiesse pleinement affranchie de tout vain scrupule et de toute terreur oppressive, et ne reconnaissant d'autres limites générales que celles relatives à l'ensemble des lois positives dévoilées par notre active intelligence: tandis que jusqu'alors l'humanité restait, au contraire, passivement assujettie, à tous égards, à une arbitraire direction extérieure, d'où devaient toujours dépendre ses entreprises quelconques. L'action de l'homme sur la nature, d'ailleurs si imparfaite encore, n'a pu se manifester suffisamment que chez les modernes, en résultat final d'une pénible évolution sociale, longtemps après que l'essor esthétique correspondant à la philosophie initiale devait être essentiellement épuisé: en sorte qu'elle n'a pu comporter aucune idéalisation. A l'irrationnelle imitation de la poésie antique, l'art moderne a continué à chanter la merveilleuse sagesse de la nature, même depuis que la science réelle a directement constaté, sous tous les aspects importants, l'extrême imperfection de cet ordre si vanté. Quand la fascination théologique ou métaphysique n'empêche point un vrai jugement, chacun sent aujourd'hui que les ouvrages humains, depuis les simples appareils mécaniques jusqu'aux sublimes constructions politiques, sont, en général, très supérieurs, soit en convenance, soit en simplicité, à tout ce que peut offrir de plus parfait l'économie qu'il ne dirige pas, et où la grandeur des masses constitue seule ordinairement la principale cause des admirations antérieures. C'est donc à chanter les prodiges de l'homme, sa conquête de la nature, les merveilles de sa sociabilité, que le vrai génie esthétique trouvera surtout désormais, sous l'active impulsion de l'esprit positif, une source féconde d'inspirations neuves et puissantes, susceptibles d'une popularité qui n'eut jamais d'équivalent, parce qu'elles seront en pleine harmonie, soit avec le noble instinct de notre supériorité fondamentale, soit avec l'ensemble de nos convictions rationnelles. Le plus éminent poète de notre siècle, le grand Byron, qui a jusqu'ici, à sa manière, mieux pressenti que personne la vraie nature générale de l'existence moderne, à la fois mentale et morale, a seul tenté spontanément cette audacieuse régénération poétique, unique issue de l'art actuel. Sans doute la saine philosophie n'était point alors assez avancée pour per-

mettre à son génie d'apprécier suffisamment, dans notre situation fondamentale, rien au delà de l'aspect purement négatif, qu'il a d'ailleurs admirablement idéalisé, comme je l'ai noté au cinquante-septième chapitre. Mais le profond mérite de ses immortelles compositions, et leur immense succès immédiat, malgré de vaines antipathies nationales, chez toutes les populations d'élite, ont déjà rendu irrécusable, soit la puissance esthétique propre à la nouvelle sociabilité, soit la tendance universelle vers une telle rénovation. Tous les esprits vraiment philosophiques peuvent donc comprendre maintenant que l'avènement nécessaire de la reorganisation universelle procurera spontanément à l'art moderne en même temps une inépuisable alimentation, par le spectacle général des merveilles humaines, et une éminente destination sociale, pour faire mieux apprécier l'économie finale. Quoique la philosophie dogmatique doive toujours présider à l'élaboration directe des divers types, intellectuels ou moraux, qu'exigera la nouvelle organisation spirituelle, la participation esthétique deviendra cependant indispensable, soit à leur active propagation, soit même à leur dernière préparation; en sorte que l'art retrouvera ainsi, dans l'avenir positif, un important office politique, essentiellement équivalent, sauf la diversité des régimes, à celui que le passé polythéique lui avait conféré, et qui depuis s'était effacé sous la sombre domination monothéique.—(Syst. de Phil. Pos. t. 6,—60^e et dernière leçon, écrite du 9 au 13 juillet 1842 :—Appréciation générale de l'action finale propre à la philosophie positive,—Ed. cit. pgs. 832 à 834.)

A cette impulsion décroissante, la longue période révolutionnaire qui nous sépare du moyen âge associa bientôt l'excitation indirecte résultée d'une active décomposition, à laquelle participaient de plus en plus toutes les influences mentales ou sociales. Quoiqu'une destination négative ne convienne jamais à l'art, il éprouvait un tel besoin de se soustraire au joug chrétien que, dès son début, il seconda beaucoup l'émancipation moderne. L'incomparable composition de Dante caractérise nettement ce concours exceptionnel de deux impulsions contradictoires. Cette situation anti-esthétique, où tout se transformait, et même se dénaturait, avant d'avoir pu être idéalisé, obligea l'art de s'ouvrir une issue factice, en cherchant, dans les souvenirs du type antique, ces mœurs fixes et prononcées qu'il ne pouvait trouver autour de lui. Le régime classique fournit ainsi, pendant quelques siècles, le seul expédient qui pût diriger l'essor des beaux-arts, sans lui permettre cependant l'originalité et la popularité qui le caractérisaient au moyen âge. Les éminents chefs-d'œuvre qu'a laissés surgir une direction aussi défavorable constituent la meilleure vérification de la spontanéité de nos fonctions esthétiques. Depuis que cet artifice est partout épuisé, l'entière consommation du mouvement négatif n'a permis à l'art qu'une grande opération passagère, l'idéalisation du doute lui-même. Cette extrême attribution, qui ne comporte aucune culture prolongée, fut surtout destinée, dans les admirables chants de Byron et de Goëthe, à étendre au milieu protestant la pleine émancipation émanée philosophiquement du centre occidental.

L'ensemble du passé montre donc que l'essor esthétique résulte davantage des tendances spontanées de l'humanité que d'aucune impulsion systématique. Jamais les conditions mentales de cette impulsion n'ont pu jusqu'ici être remplies en même temps que ses conditions sociales. Elles nous manquent aujourd'hui à la fois. Cependant rien n'annonce le prétendu déclin de nos facultés esthétiques. Non-seulement l'art a toujours grandi malgré tous ces obstacles, mais il s'est incorporé de plus en plus à l'existence universelle.—(SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE—t. I.—1851—pgs 297-8.—Aptitude Esthétique du Positivisme.)

A des dieux actifs et sympathiques, mais sans dignité et sans moralité, le monothéisme substitua une divinité tantôt inerte et impassible, tantôt impénétrable et inflexible, quoique toujours majestueuse. D'après la réalité qui carac-

térise le nouvel Être-Suprême, sa nature relative et modifiable nous permet une appréciation plus complète, et surtout plus apte à nous élever sans cesser de nous dominer. Chacun y sent un supérieur, d'où dépend, à tous égards, sa propre destinée, toujours subordonnée à l'évolution collective. Mais cette domination ne nous annule point comme l'ancienne omnipotence, parce que chaque digne individualité se reconnaît, à son tour, indispensable au grand organisme. Il n'est suprême que par notre concours, et son ascendant n'est que supérieur aux autres existences connues. Aucune terreur dégradante ne trouble notre amour envers lui, et pourtant il nous inspire toujours une sincère vénération. Loin de le supposer parfait, nous étudions avec soin ses imperfections naturelles, afin de les corriger autant que possible. Nous l'aimons d'une affection aussi noble que tendre, qui, au lieu d'une honteuse adulation, inspire une active sollicitude de perfectionnement. Mais tous ces avantages du nouveau culte, indiqués d'abord par la philosophie, ne peuvent être assez développés que par la poésie. Déjà Goëthe, et surtout Byron, ont pressenti la grandeur morale de l'homme affranchi de toute chimère oppressive. Cependant ils n'ont pu aboutir ainsi qu'à des types insurrectionnels, conformes à leur office révolutionnaire. Il faut sortir de l'état négatif où leur génie était retenu par leur situation, et s'élever à la contemplation positive de l'ensemble des lois réelles, surtout sociologiques, pour chanter dignement le nouvel homme en présence du nouveau dieu (l'Humanité).

(SYST. POL. POS. t. I.—1851—pgs. 341-2. Conclusion générale du Discours Préliminaire.)

NOTES

AUGUSTE COMTE a placé Lord Byron dans le Calendrier Positiviste, où son nom est honoré le samedi 27 du mois consacré à DANTE, dont le dernier dimanche est présidé par *Milton*. Ses adjoints sont Elisa Mercœur et Shelley.—Voir, à ce sujet, *Lettres d'Auguste Comte à divers*, t. I 2^e partie, pg. 326.

Les œuvres choisies de Byron—en supprimant surtout le *Don Juan*—sont à la Bibliothèque Positiviste, ou système de lectures en harmonie avec la situation actuelle de l'Occident. Cette collection provisoire, complément naturel du Calendrier historique, composée de cent cinquante volumes, est destinée à préparer la condensation normale du trésor intellectuel de l'Humanité en cent tomes systématiques.

C'est, peut-être, à cause du caractère exceptionnel de l'œuvre de Byron et malgré la haute valeur de son incomparable génie poétique, qu'il ne figure pas chez les treize poètes véritablement grands de l'Occident, depuis Homère jusqu'à Walter Scott. Parmi tous les autres—dit AUGUSTE COMTE—on n'en citerait pas plus de sept dont la lecture puisse ou doive devenir journalière. Ces treize poètes sont les suivants : Homère, Eschyle, Dante, Thomas À Kempis, Arioste, Tasse, Cervantes, Shakspeare, Calderon, Corneille, Milton, Molière, et Walter Scott. AUGUSTE COMTE se servait de la figure d'un triangle rectangle pour placer ces treize noms : l'air du triangle—explique Miguel Lemos—était occupée par Tomas À Kempis, dont le livre, *l'Imitation de Jésus Christ*, fut une tentative d'idéalisation de l'ensemble de la nature humaine ; l'hypoténuse était occupée par Cervantes, Molière, Calderon, Tasse et Walter Scott ; le grand côté par Eschyle, Milton, Shakspeare et Corneille ; le petit côté par Homère, Dante, et Arioste.—Voir *Catéchisme Positiviste*—Edition Jorge Lagarrigue, avec des notes de Miguel Lemos, pgs. 99 et 382.

Rio de Janeiro, le 26 Archimède 70—136 (19 avril 1924).

S. Vieira Souto.
(Rue Baependi, 4)

Né, le 26 janvier 1884, à Rio.



